

RENTRÉE SOLENNELLE  
DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

UNIVERSITÉ IMPÉRIALE.

ACADÉMIE DE NANCY.

RENTRÉE SOLENNELLE

# DES FACULTÉS

DES

SCIENCES ET DES LETTRES

ET DE

## L'ÉCOLE DE MÉDECINE

ET DE PHARMACIE

DE NANCY,

Le 20 Novembre 1860.



NANCY,

IMPRIMERIE DE V<sup>c</sup> RAYBOIS, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE,

Rue du faubourg Stanislas, 3.

1860



# DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE NANCY.

---

MESSIEURS,

Je suis heureux d'ouvrir cette année, comme je le faisais l'an dernier, les travaux de nos écoles sous les auspices du Maréchal illustre, de l'homme de cœur et d'intelligence dont le suffrage est un si grand honneur, en présence de cette imposante assemblée, où se pressent les représentants les plus éminents de l'armée, de la magistrature, de l'administration, de la religion et avec eux l'élite d'une population intelligente et polie.

Avant de donner la parole aux savants rapporteurs que vous allez entendre, je voudrais indiquer, en peu de mots, le but de ce haut enseignement dont ils ont à vous entretenir.

En effet, savoir où l'on va, est en toute chose, un point sur lequel il convient d'arrêter tout d'abord son attention.

Parmi les êtres créés, il en est, et c'est le plus grand nombre, qui semblent soumis à une obéissance absolument passive. Asservis aux forces du dehors, ils accomplis-

sent docilement des desseins dont le secret leur échappe. Ils se meuvent, mais une volonté supérieure à eux les dirige. L'astre qui décrit son orbite, la pierre qui se détache d'une tour et tombe à son pied, l'arbre qui végète, sont marqués de ce caractère. L'homme, au contraire, choisit librement sa route. On a pu, à un point de vue élevé, dire de l'humanité : *elle s'agite et Dieu la mène*. Il n'est pas douteux, cependant, que chacun de nous ne soit dans une certaine mesure, doué du privilège de se marquer un but et de se tracer à lui-même sa voie.

Permettez-moi, Messieurs, de vous dire à quelle occasion ces réflexions me venaient à la pensée. Vous me pardonnerez, je l'espère, à raison de l'importance du sujet, de me laisser aller à cette digression.

J'étais, il y a quelques mois, dans une propriété du midi de la France, de cette contrée où les rayons d'un soleil ardent donnent à la végétation tant de vigueur quand un peu d'humidité vient en aide à l'action vivifiante de la chaleur. Près de moi, un cheval aveugle faisait tourner la roue d'un manège, dont le mouvement élevait dans un réservoir des eaux, qui partaient de là pour se répandre dans toutes les parties du domaine et y porter la fraîcheur et la fertilité. Prêtant au malheureux animal, qui accomplissait tristement sa tâche sous mes yeux, la faculté de réfléchir, je me demandais ce qu'il pouvait penser du sort auquel il était condamné. Tourner ainsi continuellement sur soi-même ! poursuivre dans les ténèbres une œuvre dont rien ne fait entrevoir l'utilité ! Que de raisons pour accuser une destinée qui, sans motif, la pauvre bête pouvait le croire, lui impose tant de fatigue et tant d'ennui ! à deux pas de là, cependant, ce travail faisait éclore toutes les magnificences d'une végétation méridionale, des fleurs, des fruits, d'épais ombrages, d'abondantes récoltes, tels étaient les résultats d'un labeur en apparence si ingrat.

Grâce à Dieu, notre condition n'est pas celle du cheval de manège. Souvent il nous est donné de savoir où tendent nos efforts, et de marcher vers un terme que notre intelligence aperçoit, que notre volonté sait atteindre. Quelquefois pourtant nous perdons de vue la lumière qui dirige habituellement nos pas. Nous sommes alors tentés, sous l'impression de ces incidents monotones qui reviennent chaque jour les mêmes, de nous abandonner au découragement et au doute. Rappelons-nous dans ces moments de défaillance l'animal qui tourne sa roue. Ce souvenir sérieusement médité et bien compris nous ranimera.

Je reviens, Messieurs, au véritable sujet de cette allocution, et, sans parler davantage de la vie humaine en général et de la fin qui lui est assignée, je me demande quel est, en particulier, l'objet de l'instruction supérieure.

Un premier point est évident. Le but de l'enseignement, ses méthodes, ses procédés changent avec le temps et suivent, dans ses phases diverses, la marche de la civilisation et des idées.

Supposons qu'Aristote, chargé 340 ans avant notre ère de l'éducation d'Alexandre, ait alors dressé la liste des connaissances qu'il voulait communiquer à son royal élève. Les traditions de la mythologie ; quelques théories sur le vrai, sur le bien, sur le beau ; des chefs-d'œuvres littéraires immortels, mais en petit nombre ; les premiers éléments des sciences ; peut-être un aperçu des systèmes philosophiques et religieux de l'Égypte et de l'Inde ; voilà ce que ce programme aurait contenu.

A trois cents ans de là, lorsque la jeunesse de Rome allait chercher à Athènes le complément de son instruction, quand Cicéron donnait à son fils ces conseils qui sont arrivés jusqu'à nous, le cercle commence à s'élargir.

Je franchis dix-neuf siècles et j'arrive à notre époque. Vous savez, Messieurs, combien s'est agrandi le domaine de la science. Je ne voudrais pour preuve de l'im-

mense accroissement qu'elle a reçu que les huit cent mille volumes de la bibliothèque impériale ; le nombre au moins égal de brochures qu'elle offre à la curiosité du savant ; ses quatre-vingt-cinq mille manuscrits ; cette multitude de pièces et de documents historiques qu'on ne peut évaluer à moins d'un million. Nous sommes loin du temps où Charles V montrait avec orgueil les neuf cent dix ouvrages dont ce dépôt se composait, au moment de sa fondation.

Aussi, qui oserait aujourd'hui annoncer, comme le faisait en 1486 Pic de la Mirandole, qu'il soutiendra une thèse sur l'universalité des connaissances humaines, *de omni re scibili*.

A la vue de ce développement sans limite de la science, il en est qui sentent faiblir leur courage. Se disant à eux-mêmes qu'il n'est pas d'intelligence assez puissante, de mémoire assez vaste, pour embrasser tant de faits divers, ils se bornent à quelques études qui leur promettent des résultats d'une utilité pratique. Et pourtant : « quiconque » s'isole et s'enferme dans un ordre d'idées tout spécial, » sans nul égard aux autres sciences, ne sera jamais qu'un » esprit exclusif. Or, il est rare que les esprits exclusifs se » placent dans le vrai. »

Ces paroles, Messieurs, beaucoup d'entre vous les reconnaissent. Je les emprunte au savant prélat que nous sommes heureux de voir à cette fête. Il les adressait, dans une occasion récente, à nos élèves du lycée de Nancy, pour leur faire comprendre les dangers d'une instruction incomplète. « C'est, disait encore l'éloquent orateur, un préjugé » de croire que les connaissances multipliées sont nécessairement confuses ; comme si on ne pouvait les unir par » quelque endroit de manière à en former un magnifique » et lumineux faisceau : disons, au contraire, qu'on le » peut et qu'on le fait, et c'est en cela même que consiste » la vigueur de l'esprit qui, dominant toutes ses connais-

» sance du haut d'un principe unique, distingue alors sans  
» peine leur point de ralliement et de divergence, leur va-  
» leur et leur fécondité respective. Y a-t-il rien de solen-  
» nel comme ce spectacle de toutes les sciences humaines  
» se rassemblant sous un seul coup d'œil et s'éclairant  
» l'une par l'autre ? »

Je me suis permis cette citation, que vous n'aurez pas trouvée longue, parce qu'elle montre avec une grande autorité de langage, un rare bonheur d'expression, le but et le véritable esprit du haut enseignement.

En effet, Messieurs les Professeurs, votre mission, telle que je la conçois, est surtout de rendre plus facile, à ceux qui viennent s'instruire auprès de vous, l'accès de ces régions élevées et sereines, d'où l'œil de l'entendement planant sur la variété infinie des choses les résume et les rattache à leur principe.

Vous êtes forcés, il est vrai, pour que votre pensée soit saisie, de lui donner un corps, de reproduire une expérience, d'analyser quelque chef-d'œuvre du génie antique, ou de la littérature moderne : mais là n'est pas l'objet essentiel de votre enseignement. L'Illiade ou la Jérusalem délivrée, une comédie d'Aristophane ou de Molière, commentés avec la verve que vous savez y mettre ; le tableau animé des faits, des négociations qui ont préparé les traités de Westphalie ou d'Utrecht ; le lucide exposé d'une théorie scientifique ou médicale ; suffiraient déjà, sans doute, pour rendre une leçon attrayante. Cependant, tout précieux qu'il est par lui-même, ce fragment de science ne conserve que la moindre partie de sa valeur, si on le sépare de l'ensemble, si on ne l'envisage point dans ses rapports avec le tout dont il fait partie.

Les esprits sérieux ont besoin de voir les choses de haut. Il faut pour eux que la variété vienne aboutir à l'unité.

Ces classes de logique, trop souvent laissées, par l'impatience des parents et des élèves, dans un regrettable



abandon, commencent bien d'initier la jeunesse studieuse à ce genre de travail ; mais c'est ensuite aux écoles d'enseignement supérieur de développer ces premiers germes, de répandre, dans les classes éclairées de la société, les viriles habitudes d'une généralisation puissante et féconde.

Est-ce à dire que le haut enseignement vit exclusivement d'abstraction ? Qu'il reste dans les nuages de la spéculation sans jamais descendre sur le terrain solide des faits ?

Vous ne me prêtez pas cette pensée, Messieurs. Rien ne serait plus opposé au caractère de l'esprit français.

On a pu, dans un pays qui nous avoisine, professer que l'éducation a pour mission d'aider à l'affranchissement, à la libre spontanéité des âmes ; d'habituer la raison de l'homme à se développer au sein d'une indépendance absolue, et sans tenir compte de rien de ce qui pourrait la limiter, la contenir. Un Allemand, l'ancien directeur de l'École normale d'instituteurs de Berlin, Diesterweg, a pu s'écrier dans son enthousiasme de *libre penseur* : « Au » large ! allons au large ! élançons-nous voiles déployées ! » advienne que pourra ! si nous ne découvrons pas ce que » nous cherchons, eh bien ! nous découvrirons *peut-être* » quelque autre chose de plus digne encore de nos désirs. » Et, si cet espoir vient à faillir, reste le plaisir d'un voyage » en pleine mer. »

Nous savons tous où conduisent ces courses aventureuses de la fantaisie individuelle, affranchie de toute espèce d'autorité, même de l'autorité des faits. Elles mènent inévitablement à l'une de ces découvertes qu'une naïve confiance ne manque jamais de déclarer définitive et qui ne tarde pas à faire place à une autre invention infaillible, qui dure à son tour jusqu'au lendemain.

En France, nos instincts de bon sens ne sauraient s'accommoder de pareilles allures, et nous abandonnons volontiers à nos voisins d'outre Rhin les dangereuses

jouissances de ces trains de plaisir en pleine mer, qui vous entraînent sans boussole, sans gouvernail et sans pilote.

Restons Français, messieurs les Professeurs ; attachons-nous toujours à concilier l'amour de l'idéal, avec le sentiment de la réalité, l'étude attentive des faits, avec la recherche des principes.

Mais, pourquoi vous adresser ce conseil ? Les idées que je viens de développer sont les vôtres.

Me permettrez-vous, Messieurs, d'ajouter encore une dernière observation ?

Nul ne met en doute l'impossibilité même pour l'intelligence la mieux douée, d'embrasser le savoir humain dans toute son étendue.

D'un autre côté, jamais le désir de tout connaître pour tout dominer, de demander à la nature de mettre à nos ordres tous ses éléments, toutes ses forces, de nous livrer tous ses secrets, n'a pressé l'homme plus vivement.

Ainsi placé entre l'impossibilité de tout savoir et le besoin de ne rien ignorer, comment obéir à la fois à cette double nécessité ? Ma réponse va vous sembler étrange. Néanmoins je n'hésite pas à la faire. Les résultats pratiques que l'on peut en tirer seront mon excuse.

Le problème à résoudre est celui-ci : trouver un moyen d'avoir toujours à notre disposition, sans surcharger notre mémoire, qui succomberait sous le faix, tout ce que peuvent, durant la longue série des siècles, avoir amassé de connaissances, et l'histoire, avec son cortège de commentaires, d'annales, de chroniques, d'essais, de mémoires, de biographies, de souvenirs ; et les patientes investigations de l'érudition ; et les travaux de la linguistique, de la critique ; et les merveilleuses découvertes de l'astronomie, du physicien, du chimiste ; et les recherches de tant d'autres savants incessamment occupés à explorer, jusque dans ses derniers recoins, le domaine de la nature.

Ce moyen, Messieurs, nous l'avons sous la main.

Peut-être avez-vous déjà compris que je veux parler de ces recueils qui s'offrent à nous sous mille formes diverses, de ces *dictionnaires*, en un mot, et pourquoi ne les appellerais-je pas de leur nom, dont l'usage est si répandu.

Dictionnaire d'histoire, de géographie ; Dictionnaire de jurisprudence, de médecine, du commerce, des arts et métiers ; Dictionnaire des sciences philosophiques, de l'économie politique ; je ne pousse pas plus loin cette énumération. Il n'est point de jour qui n'apporte à la liste quelque nouvelle addition. Hier encore, le *Bulletin de l'amateur de livres*, annonçait, à ses lecteurs, un Dictionnaire de la conversation et de la lecture ; un Répertoire, en 55 volumes, des sciences, des lettres et des arts au XIX<sup>e</sup> siècle ; un Dictionnaire raisonné d'escrime.

Ce genre d'ouvrage s'est fait une trop large place dans nos bibliothèques, pour que vous ne me pardonniez pas de dire un mot des services que l'on est en droit d'en attendre, de la manière dont il convient d'en user.

Un recueil où les faits, les dates, les décisions, les données positives, les matériaux, les instruments de tout genre que nous pouvons avoir à mettre en œuvre se trouvent arrangés dans un ordre qui les tient constamment à notre portée, est assurément un auxiliaire dont l'utilité ne saurait être contestée.

Mais, le dictionnaire, qui a sa raison d'être, a bien aussi ses dangers. Il favorise la paresse de l'esprit et, si l'on n'y veillait, il aurait bientôt pour effet d'énerver les intelligences.

Faudrait-il donc, pour conserver à nos facultés leur ressort, ne compter que sur elles seules, brûler nos répertoires et confier exclusivement à la mémoire le soin de garder les trésors de science lentement accumulés par le travail de nos devanciers ? Loin de nous une pareille exagération ! Ne négligeons rien, au contraire, pour accroître

encore ces précieux dépôts, pour en perfectionner l'arrangement et la forme, pour en disposer les richesses dans un meilleur ordre. Seulement, afin de parer aux inconvénients que je signalais tout à l'heure, soumettons en même temps notre âme à cette mâle discipline qui exerce et développe tout ce que Dieu a mis en elle de puissance. Ne laissons aucune de ses facultés s'éteindre ou s'affaiblir dans l'inaction. Sachons unir à ce ferme bon sens qui s'appuie sur la réalité des choses, la force de méditation, la vigueur de raison qui nous élèvent jusques aux régions les plus hautes de la pensée.

Or, et cette observation me ramène, vous le voyez, à mon point de départ, l'enseignement supérieur aide puissamment à former en nous ces sages et fortes habitudes qui donnent à la fois à l'esprit plus de solidité et plus d'élévation, plus de profondeur et plus d'étendue.

Il me reste, Messieurs, un pénible devoir à remplir.

Jusqu'à ce jour j'avais pu, en venant inaugurer la reprise de nos travaux, me féliciter de retrouver autour de moi tous mes collaborateurs, de n'apercevoir aucun vide dans les rangs de notre famille universitaire. L'année qui vient de s'écouler ne me réservait pas ce bonheur. Au mois de mars dernier, une perte aussi cruelle qu'imprévue est venue nous attrister. Le plus jeune des professeurs de notre école de médecine a été enlevé à l'amitié de ses collègues, à la respectueuse affection des élèves qui recevaient ses leçons. Une autre voix vous dira les mérites de M. Laurens, les espérances que son talent arrivé à sa maturité faisait concevoir. C'est avec une vive et sincère émotion que je donne, pour mon compte, dans cette occasion solennelle quelques paroles d'estime et de regret à la mémoire d'un fonctionnaire aussi intelligent que dévoué.

Vous avez voulu, Messieurs, par votre présence, dans

cette enceinte, témoigner du prix que vous attachez aux choses de l'esprit, et de vos sympathies pour nos travaux. Laissez-moi vous en remercier. Ces marques d'intérêt nous encouragent à travailler pour notre part, et dans l'ordre des idées intellectuelles et morales, avec un redoublement d'ardeur, à cette œuvre de la grandeur du pays, à laquelle la main de l'Empereur a su donner une si puissante impulsion.